NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 N° 5 1962

Histoire de la population et vision chrétienne du monde

L. DE SAINT MOULIN (s.j.)

p. 518 - 523

https://www.nrt.be/fr/articles/histoire-de-la-population-et-vision-chretienne-du-monde-1757

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Histoire de la population et vision chrétienne du monde

A propos d'un livre récent

L'histoire de la population peut sembler assez étrangère aux préoccupations de nos lecteurs. Nous espérons cependant montrer l'important apport qu'elle constitue pour la compréhension de la société humaine, particulièrement pour celle de son histoire et de l'évolution des mentalités ; par le fait même, elle aide aussi à comprendre nos contemporains. Un livre de valeur vient d'être publié sur la question [1] ; nous sommes convaincu que, s'il passait inaperçu des responsables spirituels et des éducateurs en général, on le regretterait amèrement avant une vingtaine d'années. Nous suivrons dans cette note l'ordre chronologique et nous nous efforcerons, étape par étape, de dégager l'apport essentiel de ce nouvel aspect de nos connaissances [2].

*
* *

La période qui précède le dix-huitième siècle, faute d'une documentation statistique suffisante, reste la moins connue et la plus difficile à interpréter ; on peut cependant en dégager deux faits dont la signification théorique est considérable. Le premier est qu'il est impossible de ramener les phénomènes démographiques aux données du mouvement économique ; les grandes épidémies, par exemple, même à leur point de départ, ne coïncident pas nécessairement avec une pénurie de moyens de subsistance ; et, d'autre part, on voit parfois la natalité hausser et la population se développer alors que les récoltes sont mauvaises, par exemple en Angleterre à partir de 1740 ; nous reviendrons sur cette importante donnée à propos du marxisme. Le second fait, lui, va à l'encontre de certaines mentalités malthusiennes : les épidémies ne s'avèrent nullement être le moyen naturel d'un retour à l'équilibre dans une population qui devenait trop abondante pour la richesse du territoire qu'elle occupait ; elles provoquent au contraire une désorganisation qui aggrave la situation des survivants. Cette constatation dûment fondée doit faire réfléchir ceux qu'effraie le développement de la population de certains pays et qui seraient tentés de souhaiter pour le freiner d'y ralentir l'introduction des progrès hygiéniques et médicaux.

*
* *

Si ce qui précède ne manque pas d'intérêt, le cœur de l'ouvrage que nous analysons est cependant ce qu'on a appelé la « révolution démographique », c'est-à-dire, en première approximation, l'histoire de la population de race blanche depuis deux siècles. Elle comprend deux phases ; dans la première, on voit le nombre

1. M. R. Reinhard et A. Armengaud. — *Histoire générale de la population mondiale*. Paris, Edit. Montchrestien, 1961, 24 × 16 cm., VI-597 p., 72 cartes et graphiques. Prix : 50 NF.

2. On trouvera à la fin de cette notice, sous le titre *Indications complémentaires*, les données plus concrètes exigées dans un compte rendu.

des Européens s'élever considérablement au-dessus de la limite antérieure des fluctuations — car il ne faudrait pas croire à la parfaite stabilité avant cette date —; le phénomène est dû à une hausse sensible de la natalité en même temps qu'à une baisse de la mortalité résultant des progrès de la médecine. Un second temps s'accuse ensuite à partir des années 1870 par la baisse rapide de la natalité; la population continue cependant de croître, car la mortalité baisse encore, mais ce mouvement se ralentit et on assiste à un vieillissement de plus en plus net des populations européennes. Ceci doit être expliqué et développé.

Il faut, croyons-nous, partir de la Révolution française. Quelle fut sa portée démographique? « Le plus de bonheur pour le plus grand nombre, cet idéal du XVIII[e] siècle, exprime la volonté profonde et violente qui provoque et soutient la Révolution... La vie est naturellement bonne, tout comme l'homme, il faut en favoriser l'expansion. Le populationnisme soutient l'aile marchante de la Révolution... *Une grande nation! Combien de fois cette expression grisante vint-elle* sur les lèvres de tous ceux qui se vouaient à la France révolutionnaire, à son rôle exemplaire et créateur en Europe et dans le monde... De telles dispositions favorisèrent le destin de Napoléon, lequel ne manqua pas d'être populationniste, mais non pas tant pour assurer le bonheur que pour recruter des armées » (p. 213-214). La mentalité qui déclencha la révolution politique semble donc bien être celle-là même qui est au point de départ de l'expansion démographique. Elle va cependant conduire à une attitude nettement opposée.

« Dans tous ces traits, la Révolution prolongeait de traditionnelles institutions dans une perspective qui s'accordait avec le christianisme. Pourtant, l'accent mis sur le bonheur terrestre, le passage de la fraternité dans le Christ à la fraternité dans la philanthropie, la désagrégation des communautés au profit de l'individu, imprimèrent une orientation nouvelle. L'expression en est fournie par le divorce..., les droits reconnus aux enfants naturels furent une autre atteinte. D'autre part, l'égalité des droits reconnus à tous stimula l'ascension sociale et, du même coup, incita à limiter les charges de famille qui la compromettaient... Les systèmes censitaires qui s'ébauchaient et se renforçaient peu à peu encourageaient cette attitude; déjà pointait la maxime « Enrichissez-vous », qui exclut les familles tant soit peu nombreuses et préfère l'épargne aux enfants » (p. 215-216).

Ces données caractérisent la mentalité qui va régner sur tout le monde occidental pendant près d'un siècle; elles y auront une répercussion profonde. Arrêtons-nous d'abord à leur incidence sur l'histoire intérieure du vieux continent. On a vu, et on vient d'en donner un essai d'interprétation, que, depuis la fin du dix-huitième siècle, la population européenne augmente fortement; cela entraîne qu'au début du dix-neuvième la proportion de jeunes est très grande, surtout en Europe occidentale, où le phénomène a été le plus sensible. Cette conclusion n'éclaire-t-elle pas d'une lumière toute neuve la génération de l'époque révolutionnaire (1789, 1830, 1848) et tout le mouvement du romantisme? L'enthousiasme qui les caractérise nous semble en tout cas s'expliquer beaucoup mieux si l'on considère qu'il est le fait d'une population de jeunes et en pleine expansion. Inversement, si dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle la population européenne n'augmente plus en de nombreux pays que par le recul de la mortalité, cela signifie que ces pays comptent de moins en moins d'éléments jeunes, que la population y vieillit; n'y a-t-il pas là aussi un important élément pour la compréhension de l'embourgeoisement qui caractérise alors nos pays?

Le même phénomène a une portée mondiale; il entraîne, après un brusque essor, l'arrêt de l'expansion européenne. « De la fin des guerres napoléoniennes au début du premier conflit mondial, l'Europe vit sa population s'élever de moins de 190 à plus de 400 millions d'habitants; en même temps, et par surcroît, une

poussée d'émigration d'une ampleur inouïe semait à travers le monde de « Nouvelles Europes » dont la croissance s'accélérait prodigieusement : la population de l'Amérique du Nord décuplait presque pendant le même temps. C'était l'expression d'une expansion multiforme, intellectuelle, religieuse, politique, financière, commerciale... Par cette expansion même, la part de l'Europe dans l'effectif mondial tendait vers une diminution, elle passa de 30 à 25 %... L'essor européen créait ses propres limites, l'expansion tournait à l'apogée. D'autant mieux que la population de l'Europe accomplissait le deuxième temps de sa révolution : à la diminution de la mortalité s'ajoutait celle de la natalité, la limite de l'essor tenait à l'évolution interne autant qu'aux modifications externes » (p. 225). Il n'y a cependant là aucune fatalité, mais conséquence d'une attitude mentale que nous avons décrite à propos de la Révolution française.

Les deux perspectives que nous suggère ainsi M. Reinhard apportent incontestablement une compréhension plus grande du siècle précédent. Il faudrait d'ailleurs en suivre les étapes dans les différents contextes nationaux pour en saisir toute la portée. On découvrirait, par exemple, comment le mouvement démographique a alimenté la poussée impériale anglo-saxonne alors que, longtemps, les gouvernements et le Parlement anglais dédaignèrent leurs colonies, « bonnes à recevoir des forçats » (p. 317). On comprendrait mieux le caractère entreprenant des premiers Américains : en 1870, 85 % de la population des Etats-Unis avait moins de 45 ans! (p. 323). On souffrirait aussi, en revivant les heurts brutaux provoqués par les rencontres de populations trop différentes ou l'irréalisme — à long terme — de certaines mesures coloniales des premiers temps. On arrêterait cependant la lecture sur une note paisible et riche d'espérance, car, d'une part, la situation avant l'arrivée des Européens n'était pas ce que Jean-Jacques Rousseau voulait croire; en bien des endroits « des fléaux mortels sévissaient..., les organismes étaient débilités par la sous-alimentation..., l'indolence confinait à la déchéance, à l'abrutissement » (p. 383, à propos des îles du Pacifique) ; et, d'autre part, après la crise initiale, « la mortalité était efficacement combattue, spécialement la mortalité infantile, la dépopulation se ralentissait, puis faisait place à l'accroissement » (p. 388).

Ces brèves évocations laissent deviner la richesse et la résonance humaine du volume que nous analysons. La révolution démographique, dont nous achevons ici l'exposé, est la partie la plus synthétique de l'ouvrage; elle n'en est cependant pas le résumé. Son étude amène à distinguer dans l'histoire de la population européenne deux régimes démographiques : celui d'avant la révolution démographique, à natalité et mortalité simultanément élevées, c'est le régime dit « naturel » ou « primitif » ; celui d'après, à natalité et mortalité simultanément faibles; avec d'ailleurs un régime intermédiaire, à natalité encore forte et à mortalité déjà réduite, donnant lieu à une période dite d'accroissement transitoire. Cependant, il serait gravement erroné de ramener à ce schème toute l'histoire de la population. C'est la conclusion de l'étude qui précède le dix-neuvième siècle : « (la) longue évolution (de l'humanité) réduit à de plus modestes proportions la révolution démographique. Elle montre que l'homme était beaucoup moins dominé par la nature qu'on ne l'a prétendu. Dans les diverses civilisations, le régime démographique, loin d'être naturel, subissait la contrainte, le contrôle des croyances et celle des institutions sociales » (p. 153). C'est aussi ce que prouvera l'examen des quinze dernières années (1945-1960), où l'on assiste en Europe à une certaine reprise de la natalité, sans qu'un changement soit intervenu dans la mortalité; c'est enfin ce qui ressort de l'étude des autres continents : on a été trop incité « à opposer deux régimes démographiques (qu'on rattacherait, l'un à une économie rurale, l'autre à une économie industrielle) au point de les considérer comme

les deux seuls régimes possibles, comme les deux âges de l'histoire de la population, alors que le Japon, ancien et moderne, l'Amérique précolombienne, l'U.R.S.S. et la Chine contemporaine offrent des types différents » (p. 586).

Ces faits aident à mieux situer la révolution démographique; ils nous semblent aussi imposer à l'explication historique des perspectives plus larges que celles que nous lui connaissons habituellement; ils obligent certainement à attacher plus d'importance aux différences de mentalité selon les époques et les pays.

*
* *

Des deux guerres mondiales et de la période qui les sépare, nous ne dirons rien ici; elles participent encore aux évolutions que nous venons d'esquisser; elles comprennent aussi de nombreux éléments de crise démographique, mais de caractère souvent ambigu qui empêche de les caractériser en quelques lignes.

Pour la situation d'après 1945, l'ouvrage de M. Reinhard met deux éléments en lumière. Tout d'abord, le développement des pays non européens et leurs multiples revendications; elles sont en effet, pour une part importante, l'aboutissement de toute l'évolution démographique que nous avons décrite : « Le deuxième temps de la révolution démographique a opposé un monde non industrialisé, ignorant la baisse des naissances, à l'Occident malthusien... Enfin, le déséquilibre s'est exaspéré avec la baisse de la mortalité dans le Tiers Monde... Et ce déséquilibre, constaté, ressenti, s'est mué en antagonisme » (p. 554). Cette affirmation générale, de nouveau, devrait être nuancée et vérifiée dans les divers cas particuliers.

Un second élément intéressera plus directement les responsables de l'Europe, c'est la reprise de la natalité en un nombre assez grand de pays. Elle tient évidemment à tout un ensemble de causes, mais il nous semble intéressant de la mettre en relation avec le caractère de plus en plus social qu'ont pris toutes les activités humaines. Le fait est trop clair : « Les deux conflits mondiaux entraînèrent... de nouvelles doctrines politiques, de nouvelles techniques de l'information et de la propagande (qui) minèrent l'individualisme et ouvrirent l'ère des masses » (p. 403); or, on se rappellera comment la dénatalité à partir des années 1870 était rattachée au développement de l'individualisme suscité par la Révolution française et amplifié par les possibilités d'ascension sociale qu'offraient les régimes politiques et économiques. S'il faut tenir compte de l'allègement des tâches de la mère de famille par les conditions matérielles et la civilisation moderne, de même que des mesures sociales prises et de la moindre menace du chômage, au jugement de nos auteurs toutefois, « la reprise de la fécondité correspondrait à la fois... à une revalorisation de l'état conjugal (« ce n'est plus une nécessité coutumière, mais une situation existentielle »), à un désir plus vif de l'enfant, à une mentalité d'insouciance très différente de l'esprit calculateur du dix-neuvième siècle... et liée sans doute à une « démission de l'individualisme » au sein d'une civilisation des masses » (p. 511). Deux faits sont donc considérés comme essentiels, d'abord le fait brutal de l'emprise croissante du collectif sur les hommes de notre époque, mais aussi le sens donné à ce fait, la valeur existentielle reconnue à cette insertion de la personne dans une société. Cette vision nous semble pertinente; elle est en tout cas constructive, car elle montre la valeur positive d'une évolution contre laquelle il serait vain de vouloir s'élever.

*
* *

Après une lente exploration du passé, nous voici donc ramenés au présent. Notre enquête ne nous a-t-elle pas aidé à comprendre en chrétiens la position actuelle de l'Europe vis-à-vis des autres continents et spécialement des pays jeunes ainsi que les transformations sociales qui caractérisent notre époque? Si nos lecteurs le perçoivent, ils ont compris l'essentiel de notre pensée, la valeur qu'a, en elle-même, la perspective de cet ouvrage.

Un dernier aspect mérite cependant aussi d'être relevé d'un point de vue chrétien. La vision synthétique de l'histoire proposée par les marxistes à partir des mouvements économiques exerce une séduction souvent très forte sur nos esprits avides d'unité et de compréhension; elle met d'ailleurs en avant un fait incontestable, l'influence considérable des conditions économiques sur tout l'ordre social. Et nous avons beau répéter que l'homme est libre et réaffirmer que le bonheur matériel ne suffit pas aux aspirations humaines, nous ne pouvons rendre la paix aux esprits séduits par une perspective qui leur semble imposée par le déroulement des faits. L'histoire de la population, au plan où l'ont élevée les auteurs du présent ouvrage, nous apparaît au contraire comme un dépassement du marxisme au niveau même où il semblait le plus séduisant. Elle intègre en effet les données économiques, et, en faisant appel aux faits démographiques, elle parvient à une synthèse rénovée et plus riche, elle ouvre des perspectives plus larges et qui unifient davantage tout ce que nous savons du passé. Or, s'il y a une interaction entre l'expansion ou la régression économique et le mouvement démographique, ces deux séries de données sont irréductibles l'une à l'autre et l'histoire ne permet pas de mettre systématiquement la causalité initiale de l'un ou de l'autre côté; d'autres facteurs interviennent même, comme les fluctuations météorologiques ou les épidémies. Pour l'avoir expérimenté nous-même — au niveau de l'enseignement secondaire —, nous pouvons dire que cette réponse au matérialisme historique par l'histoire de la population est la plus percutante auprès des jeunes.

*
* *

Nos lecteurs auront maintenant compris tout l'intérêt que peut présenter pour eux la lecture du volume que nous avons brièvement analysé. Nous ne pouvons conclure sans les avertir qu'un minimum de notions techniques est supposé connu: taux de natalité, mortalité, nuptialité, pyramide des âges... Mais s'ils les ont, et il est aisé de les acquérir [3], nous ne saurions trop les encourager à approfondir eux-mêmes une étude dont ils n'ont eu ici qu'une évocation rapide et simplifiée. Nous y exhortons surtout les professeurs d'histoire et particulièrement ceux d'histoire contemporaine.

L. DE SAINT MOULIN, S. J.

Indications complémentaires.

Le livre que nous avons présenté est en fait une réédition, sous forme développée, de l'*Histoire de la population mondiale de 1700 à 1948*, publiée il y a treize ans par un des auteurs du présent ouvrage, Marcel Reinhard. Plus étendu dans le temps, le volume actuel a en propre les cent cinquante premières pages, qui remontent au-delà du dix-huitième siècle, et les quatre-vingts dernières — parmi les plus intéressantes — consacrées aux années d'après-guerre. M. Armengaud a mis à jour la première édition à partir du dix-neuvième siècle et l'a prolongée jusqu'à 1960; M. Reinhard a repris ou composé ce qui précède et la conclusion.

3. Le petit livre d'A. Sauvy, *La population*. Que sais-je? n° 148, Paris, 1944, ou celui de R. Philippot, *Initiation à une démographie sociale*, Paris, 1957, y suffirait amplement.

Si l'on compare la partie commune des deux textes, les points suivants sont à relever. Toute l'étude du dix-huitième siècle est renouvelée et élargie. Dans la partie retravaillée par M. Armengaud, le texte ancien est souvent littéralement repris, mais la matière est chronologiquement mieux agencée; les pays non européens étaient dans l'édition précédente traités d'un seul jet de 1700 à 1948; ils ont maintenant leur place dans chacune des divisions de l'ouvrage (1815-1914; 1919-1939; 1945-1960) et la portée démographique des deux guerres mondiales est étudiée de façon plus synthétique en deux chapitres particuliers. Un troisième élément, enfin: l'édition actuelle abrège fortement ou même laisse tomber plusieurs essais d'analyse qualitative des populations, portant spécialement sur la cohésion, la dimension et la fécondité des familles ou la durée de la vie, de même qu'une série d'études consacrées à différentes politiques démographiques; le chercheur le regrettera, mais l'ouvrage y gagne en unité et en clarté. La bibliographie, qui était déjà excellente dans la première édition, a été abondamment enrichie par l'apport des dernières années.

Quant au fond, on trouvait déjà dans l'analyse de la révolution démographique proposée dans la première édition la pénétration et la vigueur synthétique que nous avons soulignées dans les pages qui précèdent; mais cette analyse, avons-nous dit, doit être nuancée et, de ce point de vue, la seconde édition a beaucoup apporté à la première. Nous y trouvons non seulement une meilleure expression, appelée par les objections rencontrées, mais une analyse enrichie d'une exploration beaucoup plus large dans le temps : nous en avons donné les conclusions. Il reste cependant que nos connaissances ne sont pas encore suffisantes pour permettre une vision de l'histoire démographique des groupes humains non occidentaux aussi unifiée et aussi suggestive que celle proposée pour la population européenne des deux derniers siècles. Aussi, malgré toutes les mises en garde, les auteurs nous semblent parfois avoir cédé eux-mêmes à la tentation de rechercher dans le mouvement démographique hors d'Europe les étapes définies pour caractériser l'évolution du vieux continent.

D'autres reproches, de portée beaucoup moindre, peuvent être faits à ce livre, mais qu'il eût aussi été plus facile d'éviter.

N'est-il pas regrettable qu'il n'y ait aucun index, sauf celui des graphiques, à la fin d'un volume aussi développé et sur un sujet aussi vaste? Des références ne comportant que le nom de l'auteur et la mention *op. cit.* peuvent dans ces conditions mettre la patience du lecteur sérieusement à l'épreuve. De même, nous ne comprenons pas pourquoi les auteurs ne se sont pas imposé une présentation uniforme des pyramides des âges; la diversité rend malaisées certaines comparaisons que la lecture elle-même suggère.

Une autre remarque touche un point de méthode : certaines comparaisons statistiques sont un peu rapides; si l'on se limite par exemple à un graphique pour comparer le pourcentage des syndiqués en chômage avec le taux de natalité (p. 416), le passage par le truchement d'un indice à base commune nous semble l'exigence technique minimale. Et pourquoi ne pas nous donner en légende le taux de corrélation avec le décalage chronologique d'une courbe par rapport à l'autre?

Enfin, cette étude ne pouvait évidemment être complète; nous croyons cependant pouvoir regretter qu'elle ignore presque totalement le Congo (Léopoldville) — 14.500.000 habitants — et le Tanganyika — 9 millions d'habitants —; ces deux pays sont parmi les plus peuplés d'Afrique et il existe sur l'un et l'autre une documentation abordable.

Ces quelques remarques ne doivent pas faire oublier tout le bien que nous avons dit et que nous pensons du travail des auteurs. Si aucun ouvrage n'est parfait, il reste que celui-ci est en histoire démographique la synthèse la plus complète et la plus simple, la première aussi, même en tenant compte des langues étrangères, qui soit vraiment bonne. Elle est d'une honnêteté remarquable, relevant les discordances et les difficultés et évitant de forcer les conclusions. Elle est également pleine de bon sens, ramenant les problèmes les plus complexes aux données élémentaires et explicitant, avec bienveillance d'ailleurs, les moyens termes de certains raisonnements simplistes sans qu'il ne paraisse à première vue. Bref, elle doit figurer dans toute bibliothèque d'intérêt général et elle mérite d'être lue par tout homme cultivé, surtout s'il a des responsabilités sociales. L. d. S. M.